L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

PARAÎT LES 72 FOIS DE L'ANNÉE

NOUVELLE-ORLEANS,

SAMEDI MATIN, 7 NOVEMBRE.

FEUILLETON.

LE

COUSIN DU DIABLE

PAR CONTRAN, BORYS.

TROISIÈME PARTIE.

LE LOYAL COMTE.

XIV

OU BRINDOIS FAIT UNE FIN.

Un être profondément malheureux,—c'était le sieur Mathieu Brindois,—est cependant rien d'anormal n'avait troublé le cours habituel de sa vie.

Les soupons dirigés contre lui à propos du rapt de Madeleine s'étaient dissipés depuis longtemps. Il circulait à sa guise ; ces témoins reposaient toujours à la même place ; le Cousin du Diable, en un mot, avait loyalement tenu sa promesse.

Mais Brindois n'était pas d'un caractère à se tranquilliser pour si peu.

Un homme avait son secret !.... Voilà l'idée fixe, l'idée atroce qui lui dévorait les entrailles. Vraisemblablement il ne cessait à chercher une issue cachette pour son or, sur, non pas particulièrement sûre, mais qui eût au moins l'impétrable.

Quitter Tournai, s'enfuir à l'étranger, emporter avec lui le plus possible le fruit de ses ténébreux labeurs, telle était sa préoccupation de tous les instants. Rêve irréalisable, hélas ! car le bénéfice de ses labeurs ressemblait fort à celle du hanneton retenu par un fil à la patte. On le laissait aller, voler, butiner de la ville où je restais à un fantaisie, parce qu'il avait les mains vides. De pour où il eût en le plus mince pécule sous son bras, dix satellites se seraient attachés à ses trousses.

Il savait que chacun de ses pas était surveillé ; il savait que des yeux invisibles, des yeux incessamment ouverts épiaient ses actes, ses gestes, ses physionomies, son sommeil, sa pensée même ! Certitude accablante, pour une trève, angoisse continuelle qui le minait sourdement et qui équivalait pour lui à un lent suicide.

Aussi le voyait-on errer à l'aventure, courbé, les bras ballants, l'œil éteint, la lèvre pendante. Vous eussiez dit qu'une maladie mystérieuse avait chassé tout d'un coup, en vertu vitalisme en décrépitude. Sur la figure creuse, jaune et ratatinée, la peau se collait maintenant comme un parchemin.

Ses clients d'autrefois ne le reconnaissaient plus. Si quelqu'un d'eux, si quelque jouer soucieux en prise au mal d'amour le rappelait tout bas de la voix : « Hé ! mon ami, Brindois ! » l'artisan d'un air morne, écoutait sans entendre, puis s'éloignait en grommelant avec rudesse : Je ne fais plus d'affaires !

Il cheminait çà et là, de matin au soir, sans but, mais obéissant de préférence les endroits les moins fréquentés. Machinalement, il détaillait les maisons, palpait les pierres, examinait les troncs d'arbres dont il paraissait étudier les cravasses. Souvent, il demeurait pendant des heures entières, planté sur ses jambes, les yeux en l'air comme pour interroger les nuées, tout dans lui, dans son attitude devant lui comme pour lire à travers le sol. Et, d'autres fois, assis par terre, la tête entre ses genoux, il se balançait, pareil à un animal, en poussant des cris inarticulés.

Enfin, rongé par l'insomnie, brûlé par la fièvre, il ne mangea plus, ne sortit plus, ne remua plus ; et bientôt il devint évident pour tout le monde que la pauvre homme oscillait entre la mort et la folie.

Ce fut la mort qui l'emporta. Un beau matin, il ne mit au lit et fit appeler un docteur. Deux jours après, l'on annonça partout le décès de Brindois.

La chose était prévue : elle n'étonna personne. Seulement, un moine-cordelier se présenta chez Frère-le-Bourdon et, malgré le mauvais renom de logis, demanda la permission de prendre pour quelques civières sur le corps du trépassé.

La veille, le cadavre commençait à se noircir. Il approcha de la mort, s'assoupit un peu avant dans l'intérieur de la chaumière. Ce dernier fit sa tournée habituelle, présentant et recommandant partout son successeur à ses prétentes. Cette fois pour toute oublière. Elle apparut tout en larmes, comme il convient à une tendre mère qui a perdu son fils unique, achète quelques provisions et renvoie Brindois d'un coup de l'Aller. Mise de fâcheux bec n'était produit depuis la veille.

Brindois s'en retourna donc fort joyeux à Antoing. Il avait cessé avec plusieurs citadins de sa connaissance, et assez fait pour l'avait reconnu, tant il était admirablement grimé. Dès-lors, il ne doutait plus de réussir.

Aussi, fut-ce avec un pas plus aplomb que, le jour suivant, il parcourait la ville, seul cette fois et poussant sa charrette devant lui. Comme la veille, il prit le nombre de stations et de détours, il fit halte à la porte de Frère, il parcourait la ville encore, la sorcière sortit et vint marchander quelques légumes.

Autour d'elle s'étendait la solitude. La place était déserte. Brindois, néanmoins, baissa la voix lorsqu'il dit à sa mère :

— C'est pour demain !

— Et pourquoi pas pour aujourd'hui ?.. fit-elle avec impatience.

— Parce que je n'ai pas eu le temps de me procurer le cheval et le mulet qui me sont nécessaires.

— Toujours des retards !.... Enfin !.... les faire sont prêts.

— Combien y en a-t-il ?

— Quatre. Un pour l'or, un pour l'argent, le troisième pour les lingots et le quatrième pour les tonnaux et pierreries.

— Tu auront tis tous les quatre au fond de ma charrette ?

— Je le crois.

— Et bien ! enveloppez-les de paille et, demain, passez ici, par terre, au dehors de votre porte, afin que je puisse les ramasser en passant.

— Et après ?

— Alors, je les place dans ma voiture, je les recouvre d'herbes et de fruits, je sortirai tranquillement de la ville, je gagne Calais et je m'y embarque pour l'Angleterre ou vous viendrez m'y rejoindre.

— Et Madeleine ?

— Ah ! ma foi ! faites-en ce que vous voudrez.... Je vous l'abandonne..... A demain !

— Demain !.... répéta la vieille en suivant du regard son fils qui s'éloignait. Demain est encore vingt-quatre heures..... et d'ici là, que peut-il se passer encore !.....

Un obstacle se surgit. Les vingt-quatre heures coulèrent, Brindois, après avoir tout organisé en fuite, s'attela comme d'habitude à sa charrette roulant, et partit d'Antoing en direction de Tournai.

Il marchait terriblement pensif et préoccupé. Aussi, à peine entré, fut-il obligé de s'arrêter un peu, de s'asseyer le bord et de détacher la gourde suspendue à sa ceinture.

Il comprit alors qu'un sergent d'armes qui le connaissait gravement, la plus sur l'épaule, lui avait cette porte de la cité, le contemplait d'un air courroucé.

Brindois avait pour principe qu'on ne sauvait faire trop d'amis. Il tendit sa gourde au sergent.

Celui-ci ne mit à rire ; puis s'étant convaincu qu'il n'y avait personne qui verrait cette infraction à la discipline, il saisit la gourde et l'avalait vraie.

Merci, dit-il ensuite tout en se léchant la moustache. Maintenant, mon brave homme, vous pouvez pour service. Vous arrivez de loin, n'est-ce pas ?

— J'arrive d'Antoing.

— Vous voulez rentrer et rebourrer ce soir ?

— Dame ! on m'attendra chez moi pour souper.

— Eh ce cas, rebroussez chemin, c'est en ce moment que je vous donne.

— Comment ! rebrousser chemin..... Et ma marchandise ?

— Vous la vendrez un autre jour..... A moins cependant que vous ne préfériez passer la nuit à Tournai et ne rentrer chez vous que demain matin.

— Mais pourquoi tout ? s'écria Brindois en pâlissant. Ma femme serait inquiète.

— Autre raison ce que je vous dis. Allez-vous en.

— Pourquoi cela ?

— Parce que dans cinq minutes, on va fermer les portes. Vous pensez bien qu'on ne les rouvrira pas tout exprès pour vous.

— Fermer les portes !.... à cette heure-ci !....

— Nous venons d'en recevoir l'ordre.

— Mais que se passe-t-il donc ?

— Il se passe que le capitaine Tuillefer.... Vous avez entendu parler du capitaine Tuillefer, je suppose ?

— Ce chef de routiers qui nous rançonne depuis six mois ?

— Précisément.

— On le croyait parti !

— C'était une fausse joie. Il paraît qu'il s'est cantonné dans les environs avec en bande et qu'il médite un mauvais coup.

— Diable !

— Ou mât même,—et de bonne source,—qu'il espère profiter de la fête d'aujourd'hui pour exécuter son dessein.

— La fête d'aujourd'hui !.... Quelle fête ?

— Ah çà ! d'où sortez-vous ?.... la fête du gouverneur.

— Quoi !.... c'est aujourd'hui que le colonel Hernandez....

— Célébre son anniversaire, oui, bon garçon. Et comme il n'entend pas que ces bandits troublent la joie publique, il a décrété qu'à partir de huit heures du matin, toutes les portes seraient closes.

— Mais êtes-vous sûr que les routiers, dès hier soir, ne se sont pas introduits dans la ville ?

— Elle y est, ils n'en sortiront plus. La garnison a reçu du renfort. On les prendra comme dans une souricière. Sur ce, voyons, décidez-vous.... Tenez, voilà qu'on ferme.....

En effet, à l'intérieur du poste, venait de retentir un appel de clairon.

Le soldat s'éloigna vivement de Brindois et reprit sa fonction interrompue. L'aventurier, au désespoir, fut d'abord tenté de retourner à Antoing ; mais ayant réfléchi que Frère ne saurait comment s'expliquer son manque de parole, il se résolut à rester à Tournai jusqu'au lendemain.

En conséquence, il se replaça entre les brancards de sa charrette et s'engagea dans les rues où tout en poussant son cri habituel : Marché ! Marché ! Le Jean-Hernandès de Gastro Giron, colonel des compagnies espagnoles et gouverneur de Tournai pour le roi.

Chaque maison était pavoisée d'étendards. On distribuait des tonnes de vin aux soldats et au peuple. Des jongleurs, bateleurs et baladins faisaient leurs tréteaux sur la Grand'Place, tandis que maints cuisiniers installées en plein vent, dégageaient, par bouffées, des odeurs de poison et de pâtisserie.

Au long des quais, on achevait de consolider de magnifiques estrades, car des joutes devaient avoir lieu sur l'Escaut. Enfin, l'on avait construit des loges dans la vaste rue Saint-Jacques, et vingt-quatre héraults d'armes, blasonnés à l'oeuson de la ville, parcouraient les quartiers nobles au sonnant de la trompette, pour convier les jeunes gentilhommes à venir rompre quelques lances en l'honneur des dames.

Au milieu de cette agitation générale, Brindois passa fort inaperçu ; et, par des rues désertes, se hâta de courir chez sa mère.

Il la trouva, assise sur le pas de la porte, blême d'impatience et trépignant d'angoisse. A son pâle repoussant quatre énormes sacs de cuir, recouverts de poils. D'un bras vigoureux elle en souleva un et elle allait le déposer dans la voiture, quand Brindois lui apprit en deux mots que son projet de fuite était impraticable ce qu'il ajoutait que c'était encore partie remise.

Alors Frère hocha lentement la tête et murmura :

— La fatalité est contre nous. Inutile de lutter. Il n'y a plus rien à faire.

— Vieille folle ! répliqua Brindois.

Et après l'avoir aidée à rentrer les sacs dans la maison, il s'en alla chercher gîte à l'auberge.

La journée fut relativement joyeuse. Malgré les sombres préventions de quelques esprits chagrins, la fête s'acheva sans encombre et tout le monde y fit bon visage, les uns par crainte d'être mal notés, les autres par ce, d'abord le plus grand nombre—parce qu'ils se divertissaient réellement.

A la fin du jour, un banquet fastueux fut offert aux personnages les mieux titrés de la province. Nous savons déjà qu'un bal devait terminer et couronner la nuit.

C'est pourquoi, vers dix heures du soir, une foule considérable était assemblée devant l'hôtel du gouvernement dont les fenêtres, éblouissantes de lumière, laissaient s'échapper les accords d'une musique entraînante.

Contenue par douze sergents à verge, revêtus de leurs hoquetons de cérémonie, cette foule bruyante et moqueuse, tantôt cherchait à deviner la silhouette des danseurs et tantôt examinait avec une curiosité avide ceux d'entre les invités qui, d'un pas d'allégresse, venaient arrivaient successivement pour le bal. Seion que tel ou tel seigneur lui était plus ou moins sympathique, on le voyait se saluait par des vivats ou par des murmures.

Cependant, les majordomes galonnés d'or faisaient faire place aux retardataires et les précédaient d'un air très-important. Une suite de pages armés de torches, courraient çà et là, dompant de leurs rires aigus le vacarme général. Les chevaux piaffaient, les lances levées se jouaient avec grâce, les lignes ivres se jouaient avec grâce, les lignes ivres se jouaient avec grâce, les lignes ivres